MADAME DE STAËL, *MIRZA OU LETTRE D'UN VOYAGEUR* (I), *MIRZA SAU SCRISOAREA UNUI CĂLĂTOR* (I)

Ramona MALIŢA
Universitatea de Vest din Timişoara
malita_ramona@yahoo.fr

Madame de Staël, *Mirza or a Traveller's Letter* (I)

The French romantic tale *Mirza ou Lettre d'un voyageur*, written in 1786, published in 1795, is one of Madame de Staël's early literary works. This tale is the first in a series of three: *Mirza or a Traveller's Letter, Adelaide and Theodore, Pauline's Sad Life*, written all in the same period: 1786-1794. This translation, made for the first time in Romanian, follows closely Madame de Staël's text as it was published in the edition of 1856. The footnotes accompanying the French text of the tale belong to the author; ours are accompanying the short introductory presentation. This fragment represents the translation of the first half of the tale, the second half will be published in the next issue of the magazine.

Keywords: *Madame de Staël; romantic tale; romantic love; exotic description; Senegal*

Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens ! Car voici que l'hiver est passé ;
la pluie a cessé, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de chanter est arrivé.
Et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes.
Le figuier forme ses premiers fruits, et les vignes en fleur exhalent leur parfum.
Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens ! Ma colombe qui te tiens dans les fentes du rocher,
qui te caches dans les parois escarpées,
fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix ;
car ta voix est douce et ta figure est agréable.
Le Cantique des Cantiques 2 : 10-14

Courte présentation de la nouvelle

La nouvelle *Mirza ou Lettre d'un voyageur* fait partie des œuvres de jeunesse de Madame de Staël. C'est une nouvelle écrite après 1786, année où l'écrivaine rencontre dans son salon parisien le chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal, qui lui fournit, probablement, la matière de ce récit. Cette nouvelle est la première d'une série de trois : *Mirza ou Lettre d'un voyageur, Adélaïde et Théodore, Histoire de Pauline*, composées, toutes, dans la même période : 1786-1794, et publiées en 1795 dans le *Recueil de morceaux détachés*[1], à Lausanne, chez Durand, Ravenel et Comp[e], et à Paris, chez Fuchs Libraire. La préface aux trois nouvelles est ajoutée en 1795 ; on ne sait pas si Mme de Staël les a retouchées en 1795, quand elle en a rédigé la préface, mais il semblerait que non.

Le thème de la nouvelle est l'amour de type shakespearien, conçu délibérément comme impossible, vu que les amoureux font partie de familles rivales, se trouvant en conflit politique ouvert (la guerre de la tribu de Ximéo contre les Djolofs, le peuple de Mirza). L'amour et l'implication affective de Ximéo et de Mirza sont absolus. Ajoutons que le thème est illustré par quelques motifs littéraires, classifiables, esthétiquement parlant, parmi ceux des romantiques : l'esclavage, la guerre, les colons, le souvenir, le voyageur étranger, le progrès, la civilisation, les âmes prédestinées, l'amour parfait, total et unique, etc. C'est pour

[1] Ce recueil contient encore *Épître au malheur d'Adèle et Edouard* et *Essai sur les fictions.* Le dernier a été traduit en roumain, toujours pour la première fois, par nous dans le volume *Doamna de Staël, Eseuri*, paru à Cluj-Napoca, chez Dacia, en 2004.

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

cela que nous avons placé la nouvelle sous cette épigraphe choisie de la *Cantique des Cantiques*, elle aussi un poème d'amour dédié aux amoureux.

La technique narrative de la nouvelle staëlienne est l'histoire cadrée : Ximéo, ancien esclave libéré et chef d'une plantation de canne à sucre, située près de Saint Domingue (alors faisant partie des colonies françaises), raconte à un voyageur étranger son histoire d'amour malheureux avec Mirza, histoire vécue deux ans plus tôt au Sénégal.

Le cadre : la nature du Sénégal, nature africaine exotique et sauvage, recomposée d'imagination, selon les histoires des amis de Madame de Staël qui y ont voyagé, car elle, l'hôtesse de Coppet, ne s'est jamais rendue au Sénégal[1], l'écrivaine joue donc la carte de l'exotisme sans avoir vu ces contrées. Avec quelques aménagements de détails spatiaux, l'action de la nouvelle pourrait se dérouler en France. Mais, selon Mme de Staël, l'amour ne peut avoir « toute l'énergie imaginable que dans une âme sauvage et un esprit cultivé […]. » Pour le Sénégal, Boufflers lui a fait partager son indignation contre l'esclavage[2] et la traite des noirs. Ce cadre, à peine ébauché, donne pourtant du relief à la nouvelle. Un épisode dramatique à noter : les marchands d'esclaves achètent Ximéo, mais Mirza demande à être sacrifiée pour empêcher Ximéo, qui l'a pourtant trahie, d'être embarqué pour l'Amérique. Elle se croit victorieuse et se tue ; Ximéo, livré à un remords sans fin, exécute par devoir les desseins du gouverneur et cultive de la canne à sucre pour fournir aux Européens la denrée qui provoque l'esclavage des Africains.

Le personnage de Mirza préfigure, par ses improvisations, le complexe personnage de Corinne du roman homonyme, publié plus tard. Mirza a été instruite par un exilé français dans la langue et dans les idées des Lumières qu'elle transmet à son tour à Ximéo. Delphine et Corine initieront aux idées nouvelles les hommes qu'elles aiment, donc ces liens sont bien évidents avec *Corinne ou l'Italie* et *Delphine*, et une étude approfondie dévoilerait les racines communes des deux réussites romanesques romantiques.

Note sur le texte consulté pour la traduction

Cette traduction suit de près le texte de Madame de Staël *Mirza ou Lettre d'un voyageur* du III[e] tome de l'édition Madame de Staël (Anne-Louise-Germaine); Staël-Holstein, Auguste Louis, baron de ; *Œuvres Complètes*, éd. Necker de Saussure, Albertine-Adrienne, Paris : Treuttel et Würtz, 1856[3]. Les notes qui accompagnent le texte français de la nouvelle appartiennent à l'auteure, les nôtres accompagnent seulement cette courte présentation introductive. Ce fragment représente la traduction[4] que nous avons donnée à la première moitié de la nouvelle, la seconde sera publiée dans le prochain numéro de la revue. Dans la démarche traductive nous avons gardé les noms propres de personnes dans leur forme originale. En revanche, nous avons transposé le toponyme de Saint Domingue en roumain (Santo Domingo) : conformément aux usages roumains actuels, certains noms propres géographiques provenant de l'Amérique Centrale sont empruntés en roumain sous leur forme espagnole.

[1] Victor Hugo va faire de même en ce qui concerne l'ouvroir de son recueil *Les Orientales*, paru en 1829.
[2] Mme de Staël plaidera encore en 1814 contre l'esclavage et son fils prendra la relève.
[3] Livre des collections de la Bibliothèque Nationale de New York.
Identifier-access: http://www.archive.org/details/delallemagne09gergoog. Identifier-archives: ark:/13960/t3ws8vf4r .http://books.google.com/books?id=pcMCAAAAYAAJ&oe=UTF-8.
[4] Nous tenons à remercier Mme Eugenia Tănase, Docteur ès Lettres, Maître-assistant à l'Université de l'Ouest de Timişoara, et Mme Cristina Tănase, Docteur ès Lettres, Assistant à la même université qui ont généreusement accepté de lire notre traduction dans des phases intermédiaires. Elles nous ont suggéré des retouches et des enrichissements de première importance.

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

Trois nouvelles

Préface

On comprendra bien, je pense, que *l'Essai sur les fictions*, qu'on vient de lire, a été composé après les trois nouvelles que je publie ici; aucune ne mérite le nom de roman; les situations y sont indiquées plutôt que développées, et c'est dans la peinture de quelques sentiments du cœur qu'est leur seul mérite. Je n'avais pas vingt ans quand je les ai écrites, et la révolution de France n'existait point encore. Je veux croire que, depuis, mon esprit a acquis assez de force pour se livrer à des ouvrages plus utiles. On dit que le malheur hâte le développement de toutes les facultés morales; quelquefois je crains qu'il ne produise un effet contraire, qu'il ne jette dans un abattement qui détache et de soi-même et des autres. La grandeur des événements qui nous entourent fait si bien sentir le néant des pensées générales, l'impuissance des sentiments individuels, que, perdu dans la vie, on ne sait plus quelle route doit suivre l'espérance, quel mobile doit exciter les efforts, quel principe guidera désormais l'opinion publique à travers les erreurs de l'esprit de parti, et marquera de nouveau, dans toutes les carrières, le but éclatant de la véritable gloire?

Mirza ou Lettre d'un voyageur

Permettez que je vous rende compte, Madame, d'une anecdote de mon voyage[1], qui peut-être aura le droit de vous intéresser. J'appris à Gorée, il y a un mois, que monsieur le gouverneur avait déterminé une famille nègre à venir demeurer à quelques lieues de là, pour y établir une habitation pareille à celle de Saint-Domingue; se flattant, sans doute, qu'un tel exemple exciterait les Africains à la culture du sucre, et qu'attirant chez eux le commerce libre de cette denrée, les Européens ne les enlèveraient plus à leur patrie, pour leur faire souffrir le joug affreux de l'esclavage. Vainement les écrivains les plus éloquents ont tenté d'obtenir cette révolution de la vertu des hommes; l'administrateur éclairé, désespérant de triompher de l'intérêt personnel, voudrait le mettre du parti de l'humanité, en ne lui faisant plus trouver son avantage à la braver[2] ; mais les nègres, imprévoyants de l'avenir pour eux-mêmes, sont plus incapables encore de porter leurs pensées sur les générations futures, et se refusent au mal présent, sans le comparer au sort qu'il pourrait leur éviter. Un seul Africain, délivré de l'esclavage par la générosité du gouverneur, s'était prêté à ses projets; prince dans son pays, quelques nègres d'un état subalterne l'avaient suivi, et cultivaient son habitation sous ses ordres. Je demandai qu'on m'y conduisit. Je marchai une partie du jour, et j'arrivai le soir près d'une maison que des Français, m'a-t-on dit, avaient aidé à bâtir, mais qui conservait encore cependant quelque chose de sauvage. Quand j'approchai, les nègres jouissaient de leur moment de délassement; ils s'amusaient à tirer de l'arc, regrettant peut-être le temps où ce plaisir était leur seule occupation. Ourika[3], femme de Ximéo (c'est le nom du nègre chef de l'habitation), était assise à quelque distance des jeux, et regardait avec distraction sa fille âgée de deux ans, qui s'amusait à ses pieds. Mon guide avança vers elle, et lui dit que je lui demandais asile de la part du gouverneur. « C'est le gouverneur qui l'envoie! S'écria-t-elle. Ah! Qu'il entre, qu'il soit le bienvenu; tout ce que nous avons est à lui.» Elle vint à moi avec précipitation : sa beauté m'enchanta; elle possédait le vrai charme de son sexe, tout ce qui peint la faiblesse et la grâce. « Où donc est Ximéo? Lui dit mon guide. -Il n'est pas revenu, répondit-elle, il fait sa promenade du soir; quand le soleil ne sera plus sur l'horizon, quand le crépuscule même ne rappellera plus la clarté, il reviendra, et il ne

[1] Cette anecdote est fondée sur des circonstances de la traite des nègres, rapportées par les voyageurs au Sénégal...(Note de l'auteur).

[2] Voir l'introduction (Note de l'auteur).

[3] C'est le prénom que reprendra Mme de Duras (Note de l'auteur).

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

fera plus nuit pour moi.» En achevant ces mots, elle soupira, s'éloigna, et quand elle se rapprocha de nous, j'aperçus des traces de pleurs sur son visage. Nous entrâmes dans la cabane; on nous servit un repas composé de tous les fruits du pays : j'en goûtais avec plaisir, avide de sensations nouvelles. On frappe : Ourika tressaille, se lève avec précipitation, ouvre la porte de la cabane, et se jette dans les bras de Ximéo, qui l'embrasse sans paraître se douter lui-même de ce qu'il faisait, ni de ce qu'il voyait. Je vais à lui; vous ne pouvez pas imaginer une figure plus ravissante: ses traits n'avaient aucun des défauts des hommes de sa couleur; son regard produisait un effet que je n'ai jamais ressenti; il disposait de l'âme, et la mélancolie qu'il exprimait passait dans le cœur de celui sur lequel il s'attachait; la taille de l'Apollon du Belvédère n'est pas plus parfaite: peut-être pouvait-on le trouver trop mince pour un homme; mais l'abattement de la douleur que tous ses mouvements annonçaient, que sa physionomie peignait, s'accordait mieux avec la délicatesse qu'avec la force. Il ne fut point surpris de nous voir ; il paraissait inaccessible à toute émotion étrangère à son idée dominante: nous lui apprîmes quel était celui qui nous envoyait et le but de notre voyage. « Le gouverneur, nous dit-il, a des droits sur ma reconnaissance ; dans l'était où je suis, le croirez-vous, j'ai cependant un bienfaiteur. » Il nous parla quelque temps des motifs qui l'avaient déterminé à cultiver une habitation, et j'étais étonné de son esprit, de sa facilité à s'expliquer : Il s'en aperçut. « Vous êtes surpris ; me dit-il, quand nous ne sommes pas au niveau des brutes dont vous nous donnez la destinée. » - Non, lui répondis-je, mais un Français même ne parlerait pas sa langue mieux que vous. -Ah! Vous avez raison, reprit-il, on conserve encore quelques rayons lorsqu'on a longtemps vécu près d'un ange »; et ses beaux yeux se baissèrent pour ne plus rien voir au-dehors de lui. Ourika répandait des larmes, Ximéo s'en aperçut enfin. « Pardonne, s'écria-t-il en lui prenant la main, pardonne ; le présent est à toi: souffre les souvenirs ». « Demain, dit-il en se retournant vers moi, demain nous parcourrons ensemble mon habitation : vous verrez si je puis me flatter qu'elle réponde aux désirs du gouverneur. Le meilleur lit va vous être préparé, dormez tranquillement : je voudrais que vous fussiez bien ici. Les hommes infortunés par le cœur, me dit-il à voix basse, ne craignent point, désirent même le spectacle du bonheur des autres. « Je me couchai, je ne fermai pas l'œil : j'étais pénétré de tristesse, tout ce que j'avais vu en portait l'empreinte, j'en ignorais la cause: mais je me sentais ému comme on l'est en contemplant un tableau qui représente la mélancolie. A la pointe du jour je me levai, je trouvai Ximéo encore plus abattu que la veille: je lui en demandai la raison. « Ma douleur, me répondit-il, fixée dans mon cœur, ne peut accroire ni diminuer: mais l'uniformité de la vie la fait passer plus vite, et des événements nouveaux, quels qu'ils soient, font naître de nouvelles réflexions, qui sont toujours de nouvelles sources de larmes ». Il me fit voir avec un soin extrême toute son habitation, je fus surpris de l'ordre qui s'y faisait remarquer: elle rendait au moins autant qu'un pareil espace de terrain cultivé à Saint-Domingue par un même nombre d'hommes, et les nègres heureux n'étaient point accablés de travail. Je vis avec plaisir que la cruauté était inutile, qu'elle avait cela de plus. Je demandai à Ximéo qui lui avait donné des conseils sur la culture de la terre, sur la division de la journée des ouvriers. « J'en ai peu reçu, me répondit-il, mais la raison peut atteindre a ce que la raison à trouvé ; puisqu'il était défendu de mourir il fallait bien consacrer sa vie aux autres ; qu'en aurais-je fait pour moi ? J'avais l'horreur de l'esclavage, je ne pouvais concevoir le barbare dessein des hommes de votre couleur. Je pensais quelquefois que leur Dieu ennemi du nôtre, leur avait commandé de nous faire souffrir ; mais quand j'appris qu'une production de nôtre pays, négligée par nous, causait seule ces maux cruels aux malheureux Africains, j'acceptai l'offre qui me fut faite de leur donner l'exemple de la cultiver. Puisse un commerce libre s'établir entre les deux parties du monde! Puissent mes infortunés compatriotes renoncer à la vie sauvage, se vouer au travail pour satisfaire vos avides désirs, et contribuer à sauver quelques-uns d'eux de la plus horrible destinée ! Puissent ceux mêmes qui pourraient se flatter d'éviter un tel sort, s'occuper avec un zèle égal d'en garantir à jamais leurs semblables. En me parlant ainsi, nous approchâmes

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

d'une porte qui conduisait à un bois épais, dont un coté de l'habitation était bordé ; je crus que Ximéo allait l'ouvrir, mais il se détourna pour l'éviter. -Pourquoi, lui dis-je, ne me montrez-vous pas…-Arrêtez, s'écria-t-il, vous avez l'air sensible ; pourrez-vous entendre les longs récits du malheur ? Il y a deux ans que je n'ai parlé ; tout ce que je dis, ce n'est pas parler. Vous le voyez, j'ai besoin de m'épancher ; vous ne devez pas être flatté de ma confiance : cependant, c'est votre bonté qui m'encourage, et me fais compter sur votre pitié. -Ah ! ne craignez rien, répondis-je ; vous ne serez pas trompé. » Je suis né dans le royaume de Cayor[1], mon père du sang royal était chef de quelques tribus qui lui étaient confiées par le souverain. On m'exerça de bonne heure dans l'art de défendre mon pays, et dès mon enfance l'arc et le javelot m'étaient familiers. L'on me destina dès lors pour femme Ourika, fille de la sœur de mon père ; je l'aimai dès que je pus aimer, et cette faculté se développa en moi pour elle et par elle. Sa beauté parfaite me frappa davantage quand je l'eus comparée à celle des autres femmes, et je revins par choix à mon premier penchant. Nous étions souvent en guerre contre les Jaloffes nos voisins ; et comme nous avions mutuellement l'atroce coutume de vendre nos prisonniers de guerre aux Européens, une haine profonde, que la paix ne suspendait pas, ne permettait entre nous aucune communication. Un jour, en chassant dans nos montagnes, je fus entraîné plus loin que je ne voulais ; une voix de femme, remarquable par sa beauté, se fit entendre à moi. J'écoutais ce qu'elle chantait, et je ne reconnus point les paroles que les jeunes filles se plaisent à répéter. L'amour de la liberté, l'horreur de l'esclavage, étaient le sujet des nobles hymnes qui me ravirent d'admiration. J'approchai, une jeune personne se leva ; frappé du contraste de son âge, et du sujet de ses méditations, je cherchais dans ses traits quelques chose de surnaturel, qui m'annonçât l'inspiration qui supplée aux longues réflexions de la vieillesse ; elle n'était pas belle, mais sa taille noble et régulière, ses yeux enchanteurs, sa physionomie animée, ne laissaient pas à l'amour même rien désirer à sa figure. Elle vint à moi, me parla longtemps sans que je pusse lui répondre : enfin, je parvins à lui peindre mon étonnement ; il s'accrut quand j'appris qu'elle avait composé les paroles que je venais d'entendre. « Cessez d'être surpris, me dit-elle, un Français établi eu Sénégal, mécontent de son sort et malheureux dans sa patrie, s'est retiré parmi nous, ce vieillard a daigné prendre soin de ma jeunesse, et m'a donné ce que les Européens ont de digne d'envie ; les connaissances dont ils abusent, et la philosophie dont ils suivent si mal les leçons. J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs livres, et je m'amuse à penser seule sur ces montagnes. » À chaque mot qu'elle me disait, mon intérêt, ma curiosité redoublait, ce n'était plus une femme ; c'était un poète que je croyais entendre parler. Et jamais les hommes qui se consacrent parmi nous au culte des dieux, ne m'avaient paru remplis d'un si noble enthousiasme. En la quittant, j'obtins la permission de la revoir ; son souvenir me suivait partout ; j'emportais plus d'admiration que d'amour, et me fiant longtemps sur cette différence, je vis Mirza (c'était le nom de cette jeune Jaloffe), sans croire offenser Ourika. Enfin, un jour je lui demandai si jamais elle avait aimé, en tremblant je faisais cette question ; mais son esprit facile et son caractère ouvert lui rendaient toutes les réponses aisées. « Non, me dit-elle, on m'a aimé quelquefois, j'ai peut-être désiré d'être sensible, je voulais connaître ce sentiment qui s'empare de toute la vie, et fait à lui seul le sort de chaque instant du jour ; mais j'ai trop réfléchi, je crois, pour éprouver cette illusion, je sens tous les mouvements de mon cœur, et je vois tous ceux des autres, je n'ai pu jusqu'à ce jour ni me tromper, ni être trompée. » Ce dernier mot m'affligea. « Mirza, lui dis-je, que je vous plains, les plaisirs de la pensée n'occupent pas tout entier, ceux du cœur seuls suffisent à toutes les facultés de l'âme. » Elle m'instruisait cependant avec une bonté que rien ne lassait, en peu de temps j'appris tout ce qu'elle savait ; quand je l'interrompais par mes éloges, elle ne m'écoutait pas ; dès que je cessais, elle continuait, et je voyais par ses discours que,

[1] Le Royaume de Cayor était une province du Sénégal qui faisait partie de l'ancien royaume de Djolof, habité par les Djolofs ou Ouolofs (Note de l'auteure).

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

pendant que je la louais, c'était à moi seul qu'elle avait toujours pensé, enfin enivré de sa grâce, de son esprit, de ses regards, je sentis que je l'aimais ; et j'osais le lui dire : quelles expressions n'employais-je pas pour faire passer dans son cœur l'exaltation que j'avais trouvée dans son esprit ; je mourais à ses pieds de passion et de crainte. « Mirza, lui répétais-je, place-moi sur le trône du monde en me disant que tu m'aimes, ouvre-moi le ciel pour que j'y monte avec toi. » en m'écoutant elle se troubla, et des larmes remplirent ses beaux yeux, où jusqu'alors je n'avais vu que l'expression du génie. « Ximéo, me dit-elle, demain je te répondrai, n'attends pas de moi l'art des femmes de ton pays, demain tu liras dans mon cœur ; réfléchis sur le tien. » En achevant ces mots, elle me quitta longtemps avant le coucher du soleil, signal ordinaire de sa retraite, je ne cherchai point à la retenir. L'ascendant de son caractère me soumettait à ses volontés. Depuis que je connaissais Mirza, je voyais moins Ourika, je la trompais, je prétextais des voyages, je retardais l'instant de notre union, j'éloignais l'avenir au lieu d'en décider. […]

Trei nuvele

Prefaţă

Se înţelege, cred, că *Eseul despre ficţiune* care a fost publicat în paginile anterioare, a fost scris după cele trei nuvele apărute în volumul de faţă. Niciuna din ele nu poate fi considerată roman, deoarece întâmplările sunt mai degrabă însăilate decât povestite, iar singurul lor merit este că descriu sentimente ieşite din străfundurile inimii. Nu aveam nici douăzeci de ani când le-am scris şi era pe vremea de dinaintea Revoluţiei Franceze. Îmi place să cred că de atunci am căpătat mai multă înţelepciune, ca să mă dedic unor scrieri mult mai de folos. Se spune că nefericirea grăbeşte procesul de maturizare, dar uneori mă tem ca nu cumva să ducă spre un efect contrar, aşa încât să ajungi să te înstrăinezi atât de tine însuţi, cât şi de ceilalţi. Tumultul evenimentelor pe care le trăim scoate în evidenţă nimicnicia ideilor comune şi slăbiciunea sentimentelor individuale. În faţa acestora, omul, copleşit, nu mai ştie ce să nădăjduiască, cărei cauze să-şi dedice eforturile, după ce principii să se mai ghideze în lumea asta, dincolo de greşelile la care e supus. Influenţa-vor toate acestea scopul înălţător al adevăratei glorii unei generaţii?

Mirza sau scrisoarea unui călător

Permiteţi-mi, doamnă, să vă povestesc o întâmplare din călătoria mea[1]. S-ar putea să vă stârnească interesul. Acum o lună, am aflat că la Goree, domnul guvernator a convins o familie de negri să vină acolo, să se stabilească şi să construiască o locuinţă asemănătoare celor din Santo Domingo. Fără îndoială că guvernatorul spera că acest lucru i-ar determina şi pe alţii, asemeni lor, să cultive trestia de zahăr şi că va atrage comerţul liber cu această marfă în zonă, iar europenii nu-i vor mai vâna în ţara lor pentru a-i înhăma la jugul înspăimântător al sclaviei. În zadar au încercat cei mai convingători scriitori să instaureze această revoluţie a moralităţii; reprezentantul înţelept al autorităţii, necăutând propriul câştig, voia să se dedice cauzei umanităţii, explicând că nu mai găseşte în sclavie niciun avantaj şi că nu mai e justificată. Negrii însă, nefiind în stare să-şi prevadă propriul viitor, nu sunt capabili încă să se gândească la generaţiile lor viitoare şi nu înţeleg că prin răul acesta ar putea evita o soartă şi mai grea.

[1] Această întâmplare are la bază împrejurările comerţului cu sclavi aşa cum au fost povestite de cei ce au călătorit în Senegal (Nota autoarei).

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

Un singur negru african, eliberat din sclavie prin generozitatea guvernatorului, era pregătit pentru planurile acestuia. Africanul, fiind aristocrat în țara sa, a fost urmat de câțiva negri vasali care, la poruncile lui, munceau pe plantație. Am cerut ca cineva să mă conducă acolo. Am mers pe jos o bună bucată din zi, iar seara am ajuns la un sălaş despre care mi s-a spus că a fost construit cu ajutorul unor francezi, dar care păstra ceva din sălbăticia africană. Când m-am apropiat, am văzut că negrii se relaxau bucurându-se împreună, se distrau trăgând cu arcul, tânjind, poate, după vremurile când această plăcere era singura lor îndeletnicire. Ourika[1], nevasta lui Ximeo - mai marele plantației -, stătea la o parte, privindu-și cu duioșie fetița de vreo doi ani care se juca la picioarele ei. Ghidul meu s-a apropiat de femeie, i-a spus că vin din partea guvernatorului şi caut adăpost peste noapte. „Aaa, din partea guvernatorului! a exclamat ea cu bucurie. Să intre, e binevenit! Tot ce avem e şi-al lui." Și cu grabă a venit înspre mine. Eram fascinat de frumusețea ei, avea șarmul acela femeiesc, cu tot ce înseamnă delicatețe și grație. „Unde-i Ximeo?" a întrebat-o ghidul. „Nu s-a întors încă, își face plimbarea de seară. La asfințitul soarelui, când întunericul va înghiți lumina, Ximeo se va întoarce acasă și îmi va lumina seara." Spunând acestea a oftat, s-a îndepărtat puțin, iar când s-a apropiat din nou de noi i-am văzut pe chip urma lacrimilor şterse. Am intrat în casă unde am fost serviţi cu o cină din toate fructele locului. Luam din toate cu plăcere, lacom după gusturi noi. Cineva bătu la ușă; Ourika tresări, se ridică în grabă, deschise ușa și se aruncă în brațele lui Ximeo, care o sărută cu ardoare, fără să pară că-i pasă nici de ce făcea, nici de ce vedea. Am păşit spre el. Nu vă puteți imagina un chip mai frumos; trăsăturile sale nu aveau niciunul din defectele pe care ceilalţi bărbați de culoare le au; privirea-i producea un efect asupră-mi pe care nu îl simțisem niciodată: punea stăpânire pe suflet, iar melancolia pe care o exprima trecea drept la inima celui care îl privea. Nici statuia lui Apollo din Belvedere nu e atât de perfectă ca trupul lui Ximeo. Poate că unii l-ar considera prea slab pentru un bărbat, dar durerea-i impregnată pe chip și trădată prin fiece mișcare a corpului său, se potrivea mai mult cu fragilitatea-i decât s-ar fi potrivit cu forța.

N-a fost câtuși de puțin surprins să ne vadă; părea de neatins de oricare emoţie străină gândurilor sale: i-am spus cine era cel care ne trimitea şi pentru ce veniserăm. „ Guvernatorul are toată recunoştinţa mea, ne spuse el; credeţi-mă că, în starea în care mă aflu, am totuşi un binefăcător." Ne-a vorbit îndelung de motivele care îl determinaseră să cultive o plantaţie, şi eram uimit de inteligenţa sa, de uşurinţa cu care ştia să explice: şi-a dat seama de aceasta. „Sunteţi surprins, îmi zise, că nu suntem nişte înapoiaţi, aşa cum v-aţi fi aşteptat să fim." „Nu, i-am răspuns la rându-mi, dar chiar un francez nu şi-ar vorbi mai bine limba ca dumneavoastră." „Ah! Aveţi dreptate, reluă el, când trăim multă vreme lângă îngeri, păstrăm ceva din strălucirea lor." Şi-şi coborî privirea în sine, fără să pară că mai vede sau mai aude ceva în jurul lui. Ourika plângea. Ximeo şi-a dat seama de greşeală. „Iartă-mă, zise el cu emoţie, apucându-i mâna, iartă-mă; prezentul este al tău, dar îndură şi amintirile. Mâine, se întoarse el spre mine, mâine vom merge împreună să vă arăt plantaţia mea: veţi judeca singuri dacă mă pot lăuda că e pe măsura aşteptărilor guvernatorului. Cel mai bun pat vă va fi pregătit de îndată, să puteţi dormi liniştiţi: aş vrea să vă simţiţi bine la noi. Omul cu inima frântă, îmi zise încet, ca pentru sine, nu se teme de nimic, ba chiar îşi doreşte să-i vadă pe alţii fericiţi." M-am dus la culcare, dar n-am pus geană pe geană toată noaptea; eram copleşit de amărăciune, tot ceea ce văzusem şi auzisem era plin de tristeţe şi nu ştiam de ce, dar eram la fel de emoţionat ca în faţa unui tablou de-o covârşitoare melancolie. M-am ridicat din pat de cu zori, Ximeo mi-a părut şi mai abătut decât în ajun ; l-am întrebat de ce-i aşa de trist. „Durerea mea, îmi zise, pecetluită adânc în inima-mi, nu poate nici să crească, nici să se mistuie, dar rutina cotidianului o face să treacă mai repede ; însă evenimente noi, de oricare fel, dau naştere altor gânduri din străfunduri, care-mi sunt mereu, iar şi iar, izvor de lacrimi." Mi-a arătat, pe îndelete şi cu răbdare, toată plantaţia: am fost surprins de rânduiala ce

[1] E prenumele pe care Doamna de Duras îl va folosi.

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

domnea peste tot ; plantaţia părea, ca mărime, ca una din Santo Domingo, lucrată de acelaşi număr de oameni, iar negrii mulţumiţi nu erau deloc peste măsură de istoviţi de muncă. Am văzut că cruzimea nu-şi mai are locul. L-am întrebat pe Ximeo cine l-a învăţat să cultive pământul şi să organizeze munca lucrătorilor pe plantaţie. „Am primit puţine sfaturi despre toate acestea, îmi răspunse, am învăţat multe făcând, nevoia-l învaţă pe om. Întrucât îmi era oprit să mor, trebuia să trăiesc ajutându-i pe alţii. Ce-aş fi putut face pentru mine ? Nimic. Sclavia mi-era de nesuportat şi nici nu puteam accepta destinul ce-mi era hărăzit de omul alb. Uneori mă gândeam că acesta ar fi primit poruncă de la Dumnezeul său, ce-i era duşman Dumnezeului nostru, să ne chinuie până la moarte, dar când am aflat că doar o marfă, pe care nu puneam mare preţ în ţara noastră, ne face pe noi, Africanii, să suferim atâta cruzime şi să fim atât de nenorociţi, am acceptat imediat planul ce-mi fusese propus : să cultiv trestia de zahăr şi să le servesc şi altora drept exemplu, în speranţa că astfel, între cele două părţi ale lumii, va înflori un negoţ liber. Să renunţe nefericiţii mei compatrioţi la viaţa sălbatică, să muncească pământul şi să satisfacă dorinţele avide de îmbogăţire ale omului alb, dacă asta înseamnă salvarea oamenilor noştri de la cruda soartă a sclaviei ! Cei ce au avut şansa unui destin mai bun să se pună în slujba semenilor lor şi să-i ajute să aibă o soartă mai fericită !” În timp ce vorbeam, ne-am apropiat de poarta unui gard ce dădea spre o pădure deasă cu care se învecina plantaţia pe una din laturile ei. Am crezut că Ximeo o s-o deschidă, dar s-a îndepărtat ca pentru a o evita, oprindu-mă. „De ce nu-mi arătaţi…” „Staţi puţin, îmi spuse cu înfiorare, îmi păreţi un om cu sensibil, veţi putea oare înţelege jalea unei lungi mărturisiri despre care n-am vorbit de mai bine de doi ani ? Tot ce v-am spus până acum, n-a fost decât vorbărie goală. Vedeţi, simt nevoia să vă spun o taină, nu trebuie să fiţi flatat de încrederea pe care v-o arăt ; bunătatea dumneavoastră mă face să-mi deschid sufletul şi să mă bizui pe mila ce-mi arătaţi.” „ Nu vă temeţi, am încuviinţat eu, nu voi destănui nimic nimănui vreodată.” „De baştină sunt din regatul Cayor[1], tatăl meu, de sânge nobil, era şeful câtorva triburi care îi fuseseră încredinţate de suveranul regatului. Din fragedă pruncie m-a învăţat arta mânuirii armelor pentru a mă apăra, eram bun la trasul cu arcul şi cu săgeata. De-atunci chiar îmi alesese ca mireasă pe Ourika, fiica surorii tatălui meu, pe care am iubit-o dintotdeauna, prin ea am învăţat să iubesc, dragostea mea pentru ea a crescut din zi în zi. Frumuseţea ei m-a fascinat mereu cu atât mai mult cu cât, comparând-o cu a altor femei, mă întorceam mereu la ea, alegând-o din nou. Purtam adesea războaie împotriva djolofilor, vecinii noştri ; aveam, şi noi şi ei, cruda răzbunare de a ne vinde prizonierii de război europenilor, ca sclavi, aşa încât o ură fără seamăn, pe care n-o uitam nici pe vreme de pace, ne împiedica să ajungem la vreo înţelegere.

Într-o zi, în timp ce eram la vânătoare în munţi, m-am îndepărtat mai mult ca de obicei, fără să îmi dau seama. Am auzit o voce de femeie, fără seamăn de plăcută auzului. Am stat s-ascult ce cânta, dar n-am recunoscut niciunul din cântecele pe care fetele de la noi le îngână cu drag. Despre dragostea pentru libertate şi despre oroarea sclaviei povesteau imnurile înălţătoare pe care le auzeam şi care mă umpleau de admiraţie. M-am apropiat. O tânără fată m-a întâmpinat. Eram uimit de cât era de tânără şi ce era în gândurile ei, căutam pe chipu-i ceva neomenesc care să-mi dezlege misterul înţelepciunii ei pe care numai chibzuinţa şi apropierea bătrâneţii ne-o dă. Fata nu era de-o frumuseţe desăvârşită la chip, dar era armonioasă şi delicată la trup, ochii-i încântători, făptura-i era plină de viaţă te făceau pe dată să te îndrăgosteşti de ea. A venit lângă mine şi mi-a vorbit mult timp fără ca eu să pot îngăima ceva. Într-un târziu am reuşit să-i spun despre uimirea mea care întrecu orice înţelegere când am aflat că ea compusese stihurile pe care le auzisem cântate.

„- Nu mai fiţi aşa uimit, îmi spuse ea. Un francez aşezat în Senegal, nemulţumit de soartă şi nefericit în ţara lui, s-a retras printre noi. Bătrânul acesta s-a învoit să aibă grijă de

[1] Regatul Cayor era o provincie a Senegalului care făcea parte din vechiul regat Djolof, locuit de Djolofi, numiţi şi Ouolofs (Nota autoarei).

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)

tinereţea mea şi mi-a făcut cunoscut ceea ce europenii au mai de invidiat : cunoaşterea şi învăţăturile de care ei fac risipă şi filosofia de-a cărei înţelepciune nu ţin seamă. Am învăţat limba francezilor, am citit din cărţile lor de căpătâi şi îmi place mult să meditez în singurătate în munţii aceştia."

Cu fiece cuvânt pe care-l rostea, interesul şi curiozitatea mea creşteau. Nu mai era o femeie, credeam că-i un poet pe care-l aud vorbind. Şi niciodată, niciunul dintre asceţii meleagurilor noastre, dedicaţi cultului zeilor, nu mi-a părut mai plin de înflăcărare ca ea. Înainte să plec, i-am cerut încuviinţarea să ne mai vedem. Amintirea ei mă urmărea peste tot; îi purtam mai multă admiraţie decât iubire şi, încrezându-mă mult timp în acest gând, mă vedeam cu Mirza (acesta era numele tinerei djolofe), convins fiind că nu o trădez pe Ourika.

După un timp, am întrebat-o într-o zi pe Mirza dacă iubise vreodată. I-am pus întrebarea asta cu tremur în glas, dar firea ei veselă şi felu-i deschis de-a vorbi făceau ca toate răspunsurile să pară simple.

„- Nu, îmi spuse ea. Am fost iubită de câteva ori. Am dorit să fiu, poate, sensibilă, voiam să cunosc acest sentiment ce nu te mai părăseşte toată viaţa şi care acaparează fiece clipă a zilei.

Dar cred că am stat să gândesc prea mult această iluzie; îmi analizez toate trăirile inimii, le observ şi pe cele ale celorlalţi, dar până acum nici nu m-am înşelat în privinţa asta şi nici nu am fost înşelată." Spusa ei din urmă m-a întristat. „Mirza, i-am zis, îmi pare rău pentru tine; răgazurile plăcute ale minţii nu sunt totul pentru sufletul omului, plăcerile inimii sunt mai presus şi ne umplu viaţa." Mă deprindea şi pe mine în ale cunoaşterii cu o dăruire pe care nimic nu o ştirbea şi, după puţin timp, învăţasem de la ea tot ce ştia. Când o întrerupeam, acoperind-o cu laudele mele, nici că mă lua în seamă, dar de îndată ce mă opream, continua şi vedeam limpede din felul în care-mi vorbea că, în răstimpul în care o lăudasem, ea se gândise la mine şi la vorbele mele. În cele din urmă, îmbătat de graţia ei, de inteligenţa ei, de privirile ei, am simţit că o iubeam; şi am îndrăznit să i-o spun. Ce vorbe dulci n-am folosit ca să-i spun inimii ei cât mai curat despre focul ce-l trezise în mine; simţeam lângă fiinţa ei că mă topesc de alean şi de teamă c-o s-o pierd. „Mirza, îi ziceam necontenit, fă-mă cel mai fericit dintre oameni şi spune-mi că mă iubeşti, vino să ne pierdem în iubirea din al Nouălea Cer!" În răstimpul în care mă asculta, inima-i se tulbura tot mai mult, şi lacrimi grele îi umpleau ochii limpezi în care văzusem doar sclipirea inteligenţei. „Ximeo, îţi voi da un răspuns mâine, n-aştepta de la mine să-ţi vorbesc în felul femeilor din ţinutul tău, dar mâine îmi voi pune inima în palmă s-o cunoşti. Tu, în răstimpul ăsta, pregăteşte-o pe a ta!" Spunând cuvintele acestea, a plecat de la mine cu mult înainte de apus, vremea obişnuită a despărţirilor noastre, şi n-am încercat s-o opresc. Superioritatea ei mă făcea să mă supun dorinţei ei. De când o ştiam pe Mirza, mă vedeam mai rar cu Ourika, o înşelam, scorneam motive să plec de lângă ea, întârziam tot mai mult momentul cununiei noastre şi, în loc să ne facem un viitor împreună, refuzam să mă gândesc la el.

BDD-A23087 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:25 UTC)